

La visagéité du « cas » Lortie

Propos recueillis par SYLVANO SANTINI

Rédacteur en chef de la revue *Liberté*, Pierre Lefebvre a déjà collaboré avec le Nouveau Théâtre expérimental. Sa pièce, *Lortie*, a été présentée à l'Espace libre à Montréal, du 11 novembre au 6 décembre 2008. Alexis Martin incarnait le caporal Lortie, et Henri Chassé, le sergent d'armes René Jalbert.

SPIRALE — Qu'est-ce qui rendait ta pièce nécessaire aujourd'hui? Je te pose cette question non pas sur un plan personnel, mais sur un plan plus large, celui du contexte sociopolitique ou culturel actuel.

PIERRE LEFEBVRE — Dans un premier temps, j'oserais dire qu'il n'y a pas de nécessité sociale ou culturelle qui m'aurait incité à aborder ce sujet-là. Pour répondre, je me vois obligé de dévier ta question et de l'aborder par le biais de l'impératif subjectif qui était le mien, soit donc, cette fameuse phrase : « le gouvernement avait le visage de mon père », avancée par Lortie pour expliquer son geste. C'est cette phrase qui m'a poussé vers ce projet-là. C'est d'abord le choc qu'elle m'a causé qui en est à l'origine. Ensuite, bien sûr, en avançant dans le travail et dans la réflexion, le thème de la filiation s'est nécessairement imposé et là, effectivement, sa résonance dans le contexte sociopolitique et culturel d'aujourd'hui est rapidement devenu incontournable. La filiation entraîne nécessairement les notions de mémoire, d'héritage, de transmission, d'identité, de destin même, dans une certaine mesure. Or, ce sont là des choses délicates, problématiques, en ce sens que l'on ne peut jamais répondre de façon définitive aux questions découlant de ces enjeux. Notre époque s'y débat à sa manière, c'est-à-dire plutôt mal en général, quand elle ne tente pas bêtement d'éviter de se pen-

cher sur ces questions. Il va sans dire qu'au Québec, elles sont particulièrement malaisées et que cette difficulté à aborder notre héritage est tangible dans presque tous les domaines : politique, économique, social, culturel, artistique. Je dis souvent à la blague que la devise du Québec n'est pas *Je me souviens* mais plutôt *C'est pas grave, on recommence*. Je suis toujours étonné, par exemple, de voir que nos « grandes œuvres » n'arrivent pas à féconder, à créer des enfants et des petits-enfants. Aux États-Unis notamment, on divise souvent, à tort ou à raison, un bon nombre d'écrivains contemporains en deux catégories : les enfants de Faulkner et les enfants d'Hemingway. L'exercice, bien sûr, vaut ce qu'il vaut, mais il me semble impossible à faire ici. Récemment, je me suis retrouvé à relire Arthur Buies, qui a une œuvre fascinante, avec une langue exceptionnelle, parce qu'on a là une langue où l'assise du français d'ici — québécois ou canadien-français, peu importe — est réglée. Quand on lit Buies, on se trouve devant un français qui n'est ni international, ni parisien, ni précieusement régional, ni jousalisant, mais simplement une langue farouchement enracinée ici. Pour moi, ça a été un choc, parce que je me suis dit : quelqu'un l'a réglée cette question-là, et au XIX^e siècle en plus, mais c'est comme si cette solution, que l'on peut suivre ou relativiser ou dénoncer ou souiller, même, n'existait pas aujourd'hui. Du coup, la langue que l'on retrouve dans la littérature québécoise est trop souvent terriblement abstraite, désincarnée, bref, sans repère ni attache.

SPIRALE — Cet oubli n'est-il pas la conséquence de cette espèce de répulsion pour la filiation au XX^e siècle que l'avant-garde avait pratiquement transformée en mot d'ordre?

PIERRE LEFEBVRE — Sans aucun doute, oui. Le problème et le défi, si ce n'est peut-être même le devoir, de chaque génération est d'actualiser son héritage. Je crois à la rupture, qui est une façon comme une autre de répondre à cette exigence, mais il faut comprendre avec quoi on rompt. Et rompre, comme souiller, c'est surtout réinterpréter, ce qui implique qu'il faut connaître et comprendre son héritage. C'est trop simple de crier « Mort aux cons ». Encore faut-il pouvoir cerner comme du monde ce qu'est cette connerie qu'on veut voir mourir. Cette question me préoccupe beaucoup, c'est d'ailleurs ce qui m'a fasciné dans le « cas » Lortie. Pour expliquer son geste, il fait référence à son père, ce qui fait que l'implication généalogique est tout de suite donnée. On pourrait même dire que c'est d'abord et avant tout un crime généalogique, parce qu'on a là quelqu'un qui essaie d'interpréter son héritage ou, plutôt, qui est incapable de se lancer dans ce travail d'interprétation et qui n'a plus, dès lors, que la violence, que la démence, que la douleur pour y faire face.

SPIRALE — Dans le cas de Lortie, cet héritage était à la fois intime et social.

PIERRE LEFEBVRE — Oui, le gouvernement du Québec a le visage de son père. Ce n'est pas rien. Tout le *package deal* est là. Le gouvernement du Québec, c'est l'État, et l'État représente la population. On peut donc avancer que c'est l'ensemble du corps social, l'ensemble du Québec, qui a le visage de son père. Ça devient quand même assez lourd. En plus, l'État a un rôle, disons, paternel dans une société, c'est le lieu de la loi. Donc, pour moi, tout était donné. Assez rapidement en lisant autour de cette affaire, j'ai vu Lortie comme un archétype, une sorte de personnage de légende, de conte, de tra-

gédie. Me pencher sur le « véritable » Lortie, le Lortie « historique » pour le dire comme ça, me semblait une voie assez stérile. Le fait, par exemple, qu'on ait eu à ce moment-là un gouvernement souverainiste m'est ainsi vite apparu secondaire. Les motivations politiques que Lortie a lui-même énoncées en parlant, effectivement, des « *maudits séparatistes* », sont extrêmement primaires, futiles même. Avancer sur ce chemin-là, donc faire du geste de Lortie un geste politique, c'est faire la même erreur que ceux qui interprètent le geste de Lépine comme étant un geste politique contre les femmes. Pour moi, c'est une aberration sans nom qu'on puisse dire que Lépine et Lortie avaient une ligne d'action; on fait alors une erreur ou l'on est aveuglé. Ce n'est pas le FLQ, leur affaire. On peut débattre de la pertinence, ou pas, d'employer le terrorisme dans un contexte comme celui du Québec mais ça reste clairement un projet politique. Ils enlèvent Laporte, ça c'est un acte politique. Alors que Lortie ou Lépine, qui débarquent en plein délire psychotique, c'est un passage à l'acte. Il ne faut pas confondre. Ce n'est pas parce que leur délire est traversé de références politiques qu'il s'agit d'un programme politique. Ce n'est pas la révolution bolchévique leur turberie. Ils sont seuls. C'est leur histoire personnelle qui est ici en jeu, pas une vision politique. Le « vivre-ensemble » ne les préoccupe pas. Cela étant posé, il va sans dire qu'une psychose, comme une névrose, n'est jamais une génération spontanée. Un individu qui se met à souffrir de psychose souffre dans un milieu donné, une famille donnée, une culture donnée. Donc, les symboles et les références auxquels il va s'accrocher vont nécessairement en être issus. Mais il ne les comprend pas et ne cherche pas non plus à les comprendre. Il est seulement torturé.